

Centre de photographie de Lectoure → 5 rue Sainte Claire
32700 Lectoure Tél. → **05 62 68 83 72** Fax → 05 62 68 83 03
E-mail → **photolectoure@club-internet.fr**

L'été photographique de Lectoure 2005. Dossier de presse.



Sommaire:

→ Présentation	3
→ Introduction	4
→ Journées d'inauguration	5
→ Les expositions	
Lien Botha	6
Guillaume Janot.....	7
Jean-François Joly	9
Heidi Kilpelainen	10
Katherine Knight.....	11
Suzy Lake.....	12
Liza Nguyen.....	14
Virginie Restain.....	16
Jurgen Schadeberg.....	17
Bettina WitteVeen.....	19
→ Rencontres, ateliers, visites commentées	20
→ Informations pratiques	21
→ Générique	22

Le Centre de photographie de Lectoure présente :
L'Été photographique de Lectoure 2005,

**Lien Botha,
 Guillaume Janot,
 Jean-François Joly,
 Heidi Kilpelainen,
 Katherine Knight,
 Suzy Lake,
 Liza Nguyen,
 Virginie Restain,
 Jurgen Schadeberg,
 Bettina Witteveen.**

expositions	<p>→ du 23 juillet au 28 août 2005</p> <p>Ouvert du lundi au samedi de 14 h à 19 h et le dimanche de 15 h à 19 h. Forfait pour l'ensemble des expositions : 7 €, tarif réduit : 4 € Entrée pour un lieu : 3 € - tarif réduit : 2 € - moins de 18 ans : gratuit.</p> <p>→ Gratuit le lundi</p>
inauguration	<p>→ samedi 23 juillet et dimanche 24 juillet, en présence des artistes</p>
commissariat	<p>→ François Saint Pierre</p>

Introduction:

En 2005, l'Été photographique de Lecture réunit des artistes d'Afrique du Sud, du Canada, d'Allemagne, de Finlande et de France. Par leur vie et leur travail, ces artistes créent des liens entre pays et continents, dont ils sont parfois eux-mêmes des traits d'union. **Jurgen Schadeberg** a quitté l'Allemagne à vingt ans pour vivre en Afrique du Sud. **Heidi Kilpelainen**, finlandaise, vit à Londres tandis que **Bettina WitteVeen**, allemande d'origine néerlandaise, partage sa vie entre New York, Bali et Amsterdam. **Guillaume Janot** expose à Pékin puis à Lecture la même affiche de 4 x 3 m d'une photo faite en Chine. **Jean-François Joly** réunit dans une unique suite, sans signe distinctif, des portraits d'exclus et de personnalités réalisés au Kosovo, en Roumanie, en Suisse, en Russie, en Égypte, en France et en Afrique du Sud. La Sud-africaine **Lien Botha**, accompagnera son exposition *Safari* d'une résidence avec la compagnie des Limbes pour préparer un spectacle programmé au festival Nov'art à Bordeaux.

Les liens et les rapprochements créés par ces artistes ne sont pas seulement d'ordre géographique. Leurs œuvres traitent de sujets universels qui transcendent les frontières et toutes les barrières qui séparent ou opposent les êtres humains. Depuis 50 ans, Jurgen Schadeberg témoigne avec intensité, par ses photos, de la vie des communautés noires et blanches en Afrique du Sud, avant, pendant et après l'apartheid. À partir d'images d'archives, Bettina WitteVeen construit une évocation puissante de la guerre en général, dans laquelle elle implique les visiteurs de son exposition. Son travail sur la représentation de la guerre rejoint celui que la Française **Liza Nguyen** a réalisé au Vietnam, pays de son père, devenu aujourd'hui une destination touristique appréciée. Comment faire le deuil d'une histoire et d'un pays que l'on n'a pas connu ? En rapportant ses *Souvenirs du Vietnam* là où elle vit, en France et en Allemagne, Liza Nguyen construit la mémoire de la guerre. La mise en scène par **Katherine Knight** des huit bouées qui délimitent le chenal du havre de Caribou (Nouvelle-Écosse) évoque les périmètres de sécurité qui, au propre et au figuré, balisent nos existences. En se mettant elles-mêmes en scène dans des parodies de clips publicitaires, de spectacles de rock-stars, de reality shows, de photos de paparazzi, etc., Heidi Kilpelainen et **Suzy Lake** démontent dans leurs œuvres respectives, avec l'efficacité de l'humour, les stéréotypes des images de femmes produites par la société marchande mondialisée. Avec des images tout aussi radicales et dénuées de complaisance, **Virginie Restain**, à l'instar de Suzy Lake, traite des stades de la vie d'une femme : jeunesse, maturité, vieillesse, à travers trois générations – l'artiste, sa mère et sa grand-mère –, photographiées pendant dix ans. Les expositions de Jurgen Schadeberg et de Lien Botha sont une façon de s'associer à la célébration de dix ans de démocratie et d'abolition du racisme institutionnel en Afrique du Sud.

Cette édition fera la part belle au spectacle vivant – musique, théâtre, danse – avec la résidence de Lien Botha et de la compagnie des Limbes, une performance d'Heidi Kilpelainen et une improvisation de jazz proposée par Jazz in Marciac. Dans le cadre de ce partenariat entre les deux festivals, inauguré cette année, Marciac accueillera une exposition de Jurgen Schadeberg, dont la passion pour le jazz remonte aux années 50, lorsqu'il était reporter pour le magazine Drum.

L'Été photographique 2005 s'ouvre davantage au public en multipliant les activités autour des expositions (visites commentées, rencontres-apéros, ateliers numériques) et en offrant la gratuité des expositions le lundi.

Programme des journées d'inauguration:

Samedi 23 juillet

- de 15 h à 19 h :
vernissages des expositions (départ du Centre de photographie).

- 19 h :
inauguration officielle et apéritif à l'école Jean-François Bladé.

- 21 h :
dîner sur réservation dans le jardin des Marronniers.

- vers 22 h 30 :
performance d'Heidi Kilpelainen

- à partir de 23 h :
musique avec Tobrogoï

Dimanche 24 juillet

- de 10 h à 11 h 30 : **ouverture des lieux** d'exposition.

- de 11 h 30 à 13 h : **rencontre avec les artistes** à l'école Jean-François Bladé.

Lien Botha:

Safari

Lieu d'exposition : école Jean-François Bladé.

Safari est un récit en seize tableaux qui associent le dessin et la photographie. Cette série peut être perçue comme une courte histoire satirique ou comme un guide pour une balade à travers le paysage sud-africain. On peut la lire comme une bande dessinée en photos, qui combine la tradition ancienne du dessin avec celle, plus moderne, de la photographie.

Sur des tables, au milieu de la salle, je disposerai des albums à colorier et des crayons de couleur, de la peinture, etc., pour permettre aux visiteurs, assis dans l'espace d'exposition, de produire leurs propres œuvres. Sur un mur, des modèles en couleur donneront des pistes : par exemple, une carte de formations météorologiques, ou encore une liste des langues indigènes et des langues des colons de l'Afrique du Sud.

Les photos de paysages ont été prises ces deux dernières années, de Springbok à Swartruggens en passant par Loxton ; elles montrent de grands espaces fragiles, où règnent la sécheresse et le silence, le genre d'endroit où je dois retourner régulièrement pour survivre.

- Lien BOTHA

Lien Botha est née en 1961 à Pretoria (Afrique du Sud). Elle vit à Cape Town.

Du 25 juillet au 4 août, Lien Botha et les artistes de la compagnie bordelaise des Limbes (Romain Jarry, Solène Arbel et Loïc Varanguien de Villepin) résideront à Lectoure pour créer le spectacle *Cutting Water / Fendre l'eau*, qu'ils donneront en automne au festival Nov'art à Bordeaux. Le 3 août en soirée, ils présenteront à Lectoure l'état du spectacle à la fin de la résidence.

L'exposition et la résidence sont organisées en collaboration avec Migrations culturelles aquitaine afriques et avec le soutien de l'Institut Français d'Afrique du Sud (Johannesburg).

Guillaume Janot:

Lieu d'exposition : école Gambetta.

L'exposition de LECTOURE est conçue sur le mode d'un volume posé dans l'espace et porteur de deux images de très grand format, sous forme d'affiches collées. Par sa nature, ce volume fonctionne comme un objet, un module déplaçable, un élément autonome dans le lieu.

Le spectateur tourne ainsi autour de ces deux images qui se complètent, s'opposent, et ne sont jamais visibles simultanément. La proposition cherche ainsi à mettre en place un rapport tendu entre les images plutôt qu'un regard linéaire, une relation comparative.

Ces deux images, comme c'est souvent le cas dans mon travail, sont issues de registres très différents. Elles dialoguent et se complètent sur le mode du paradoxe. La nature morte au billet de banque est un portrait de Mao, dont l'ironie est encore accentuée par l'évolution récente de la Chine. L'autre image est construite sur un geste plein d'ambiguïté, d'offrande et de menace à la fois. L'une des images est mise en scène, l'autre est une situation trouvée.

Je n'ai pas de relation directe à la photo de reportage, je ne cherche pas non plus à décrypter les faits. Ce qui m'intéresse, c'est la faculté des images à jouer avec les signes sur un mode fictionnel, à contenir plusieurs degrés de lecture et de références. Il n'y a pas de message particulier, mais plutôt une articulation qui prend sa source dans l'air du temps pour se prolonger dans l'imaginaire de chacun.

→ Propos recueillis par François SAINT PIERRE

Guillaume Janot est né à Nancy en 1968. Il enseigne à l'école supérieure des beaux-arts de Toulouse. Il est représenté par la galerie Alain Gutharc (Paris).

Roses and Guns, un livre de photographies de Guillaume Janot, avec un texte de François Piron, paraîtra prochainement aux éditions Filigranes avec le concours de la galerie Alain Gutharc et du Centre de photographie de LECTOURE.

Jean-François Joly:

Frontales

Lieu d'exposition : Maison de Saint-Louis.

Depuis de nombreuses années, j'ai choisi d'orienter mon engagement photographique vers des personnes vivant en marge de nos sociétés. Pour avoir passé de longs moments à leurs côtés, lors de divers reportages, j'ai réalisé à quel point ces gens sont meurtris, blessés, ignorés du monde qui les entoure. Qu'ils soient sans domicile fixe, toxicomanes, issus de communautés minoritaires, leur présent est un enfer physique et moral dont ils ne peuvent s'échapper. Omniprésents dans les rues de nos cités, ces êtres en souffrance nous interpellent, parfois nous dérangent, car ils nous renvoient l'image de notre propre fragilité.

En 1993, la rencontre avec le docteur Xavier Emmanuelli et le psychanalyste Patrick Declerck a été déterminante dans l'élaboration et l'approfondissement de mon travail.

Dès lors, j'ai abandonné le reportage pour me consacrer exclusivement au portrait, en adoptant une forme identique pour les personnalités (culturelles, politiques, économiques) et pour les personnes qui vivent l'exclusion, quelle qu'elle soit. J'ai choisi de montrer l'Homme dans sa fragilité indépendamment de son statut social. Je photographie toujours dans un format vertical, le plus souvent de face, en étant assez proche de la personne pour qu'elle ne s'efface pas au détriment du contexte.

Par ces confrontations, je désire nous amener à nous interroger sur notre propre condition. L'utilisation d'une chambre photographique privilégie l'intimité dans mon rapport avec la personne photographiée. Le choix d'un film instantané me permet de lui donner immédiatement son image, si elle le souhaite. Ainsi, je ne fais pas que prendre, je donne aussi une photographie.

Dans le cadre de l'Été photographique de Lecture, je présente une projection de cent portraits d'anonymes et de personnalités réalisés entre 1993 et 2005.

→ Jean-François JOLY, mai 2005.

Né à Châteauroux en 1961, Jean-François s'est installé à Blaziert, près de Lecture, en août 2002. Il est photographe indépendant.

La projection de *Frontales* sera accompagnée de la parution d'un ouvrage, *Résonances*, livre et DVD, édité par l'association *La grange aux images*, avec le concours du Centre de photographie de Lecture, de l'association *Gwin Zegal* et de *La passerelle*, scène nationale à Gap. Présentation de l'ouvrage *Frontales* le 23 juillet en présence de Jean-François Joly.

Heidi Kilpelainen:

Lieu d'exposition : école Jean-François Bladé.

Artiste aux talents multiples, Heidi Kilpelainen se produit dans des cabarets et réalise des performances. Elle enregistre les vidéos clips de ses propres chansons. Dans un registre pop déjanté à souhait, elle tourne en dérision les travers de notre époque : consumérisme, évolutions technologiques, vision formatée des médias, culte des stars...

Dès son plus jeune âge, attirée vers l'art et la musique, Heidi Kilpelainen se met en scène. En 1987, elle quitte la Finlande pour suivre à Londres des études artistiques au City of London Polytechnic, puis au Central Saint Martins College.

HK 119 est un produit créé par Heidi Kilpelainen. Sous ce nom, inspiré des codes barres, l'artiste joue tous les rôles : directrice artistique, auteur, compositeur, costumière, styliste, set designer, chanteuse et performeuse. C'est avec HK 119 qu'elle s'est fait connaître sur la scène anglaise et internationale.

Née en Finlande, Heidi Kilpelainen vit actuellement à Londres.

Un programme en boucle de six vidéos est projeté à l'école Bladé : *Friend for dinner*, *Malfunction*, *Buy me*, *Excess*, *Neurotica* et *2,3,4,5* (durée totale : 18 mn)

Heidi Kilpelainen présentera une performance le 23 juillet à 23 h au Jardin des Marronniers.

Katherine Knight:

Buoy

Lieu d'exposition : école Jean-François Bladé.

Le havre de Caribou à Pictou, en Nouvelle-Écosse, est délimité par une série de huit bouées. Ensemble, elles forment un entonnoir qui guide le transport maritime à l'intérieur du chenal. Chargées de lourdes responsabilités, ces balises sont construites pour rebondir sur la surface de l'eau et résister aux variations climatiques et aux intempéries. Obstinées et irremplaçables, elles traversent le flux et le reflux des récits quotidiens et des événements. Les bouées savent se tenir ! On peut les compter et les repérer, elles offrent un point fixe pour permettre aux navigateurs de connaître leur position.

Dans notre projet photographique, le périple par bateau ne mène nulle part. Les bouées roulent à l'intérieur et à l'extérieur du cadre tandis que nous les encerclons, les approchons ou prenons le large. Des extraits vidéos sont projetés et immergent le spectateur dans le territoire des bouées. Je perçois la bouée comme un symbole du limitrophe. Elle porte le sens contradictoire de la certitude et du danger, de la sécurité et de la turbulence.

Katherine Knight utilise le langage imagé du paysage pour explorer les notions de mémoire et d'expérience. Elle dit elle-même que son expérience pancanadienne a été un facteur déterminant dans le développement de sa pratique artistique. Dans ses images de paysages du centre et de l'est du Canada, qui sont sa matière première, les éléments occupent une place centrale : l'eau surtout dans de grands espaces aquatiques, mais aussi, le vent, la neige... Ainsi, parmi ses projets précédents, *Aerostat* se présente comme un portrait du vent et de l'air, qui n'ont pas d'autre présence matérielle que les traces qu'ils laissent sur les objets. Aux paysages qu'elle filme et photographie en noir et blanc, Katherine Knight ajoute une dimension narrative ou mémorielle en captant simplement la spontanéité d'un moment, en introduisant dans le champ de la caméra un objet ou un geste, ou encore en intervenant sur l'image elle-même pour y incorporer des lettres et autres signes, parfois des mots ou même des textes.

→ Katherine KNIGHT

Née en 1955 à Ottawa, Katherine Knight vit à Toronto et enseigne à la York University.

L'installation se compose d'une projection vidéo sonore, des portraits photographiques des bouées et d'un livre de bord.

Le Ministère des Affaires Étrangères du Canada et le Centre culturel canadien à Paris apportent leur concours à cette exposition.

Suzy Lake:

Lieu d'exposition : Centre de photographie.

Suzy Lake explore la notion d'identité en recourant le plus souvent à l'auto-représentation dans des mises en scène qui lui permettent d'emprunter avec une grande aisance d'interprétation l'apparence de multiples personnalités, généralement féminines.

“L'art de Lake nous rappelle que la photographie transmet une réalité subjective et manipulée. En contrôlant son sujet à la fois comme personnage et photographe, l'artiste se définit elle-même comme un élément d'étude. Par cette expérience d'emprunt de rôles, Lake explore le langage de la perception en approfondissant les multiples codes qui le définissent et les diverses interprétations qui en résultent.

La photographie donne lieu chez Suzy Lake à différentes mises en scène, permettant à l'artiste d'emprunter avec une grande aisance d'interprétation l'apparence de multiples personnalités, généralement féminines. (...) Ce jeu de figuration peut être considéré comme le résultat de performances réalisées la plupart du temps en catimini, comme s'il s'agissait d'un acte privé, comme une répétition secrète étudiant les limites de l'artiste et du personnage, cet autre soi. (...)

Les investigations artistiques de Lake semblent aller de pair avec ses centres d'intérêt personnels et son cheminement. Sa démarche des années 70 rejoint des préoccupations féminines souvent présentes dans la vingtaine et au début de la trentaine, par l'importance accordée à l'esthétique du corps, à la coquetterie, à l'ambition de plaire et à la difficulté d'être authentique. Le passage s'effectuant entre la jeune femme et la femme mûre est presque palpable dans l'œuvre de Lake, ce qui nous amène à supposer que l'artiste puise à même ses expériences personnelles, comme motif d'inspiration, mais également comme processus de validation de sa recherche. (...)

L'artiste se permet des vues rapprochées montrant avec plus d'acuité son âge et les transformations subies par son corps, plus particulièrement celles de son épiderme. Le vieillissement devient alors un terrain de bataille entre ce qui est caché et ce qui est montré. Les tabous sont ainsi mis en perspective et témoignent avec virulence de ce que la majorité des femmes cachent par pudeur ou par désir d'une apparence jeune. [...] Cette audace dans la divulgation de la réalité est aujourd'hui presque bannie du médium photographique, puisqu'il est aisé de recourir à une multitude d'astuces et de retouches afin de parvenir à un résultat séducteur. Lake, par son choix des prises de vue en gros plans, prend position. Elle révèle les manifestations de l'âge mûr par une composition présentant seulement une partie de son visage, comme dans le triptyque *Forever Young in Song, Study # 2* (2002). La bouche est ici au centre de la composition, les mouvements des lèvres accentuent les traits rendant avec fidélité les rides du temps. L'œuvre *Pluck (proof)* (2001), va encore plus loin dans son propos en rendant public un geste aussi privé que celui d'épiler son menton.

Suzy Lake:

En dévoilant par l'acte photographique sa réalité "culturelle" de femme, Suzy Lake franchit le pas entre le jeu de rôle et sa propre vie ; la limite devient tout à coup très ténue entre la photographe et l'interprète... (...)

Cette attitude est courageuse, parce qu'elle aborde un sujet peu à la mode pour ne pas dire embarrassant dans notre collectivité nord-américaine, celui de l'inévitable vieillesse et des réalités qui en découlent.

En s'aventurant au-delà de la splendeur du modèle, l'artiste accepte de divulguer les marques du temps sur sa peau. Pour ce faire, elle délaisse l'image de cette femme incarnant la beauté et la perpétuelle jeunesse et assume avec objectivité celle qu'elle est désormais. Elle s'intéresse aux rides, aux poils, aux altérations de la peau, comme un réel propos artistique. Cette recherche présume un travail dépassant les limites du domaine de la création et sous-tend une démarche personnelle, tout en impliquant des considérations sociales, puisque ses photographies abordent des sujets comme le concept de la féminité, l'importance de l'apparence et les incidences de l'âge mûr. Dans ce contexte, les œuvres récentes de Suzy Lake lancent un appel à la réflexion, nous permettant comme spectateur de réaliser combien le vieillissement est difficile à admettre dans notre société. (...)

En centrant sa recherche sur le concept du portrait, l'artiste interpelle la relation existant entre la personnalité "vécue" et l'invéraisemblance du paraître. Elle souligne ainsi les manifestations du monde intérieur et extérieur, en tant que passage menant à l'expérience esthétique et perceptible. La problématique de l'apparence comme influence sur l'identité et la subjectivité de la photographie sont mises à profit en tant que stratégie émotionnelle par Lake."

→ Jocelyne FORTIN

Le langage énigmatique des attitudes et des comportements (extraits),
introduction du catalogue *Attitudes et comportements, Suzy Lake*,
exposition au Musée régional de Rimouski (Canada) en 2002 .

Suzy Lake est née à Détroit en 1947. Elle vit à Toronto et travaille à Guelph (Ontario).

L'exposition est organisée avec les concours du Ministère des Affaires Étrangères du Canada, du Centre culturel canadien à Paris, du Canada Council college of arts, de l'Université de Guelph.

Liza Nguyen:

Souvenirs du Vietnam

Lieu d'exposition : Maison de Saint-Louis

Vietnam : photographies et éthique du souvenir

Quel sens donner le 30 avril 2005 à la commémoration du trentième anniversaire de la chute de Saigon et de la fin du conflit américain au Vietnam ? Le temps passant, les souvenirs se recomposent dans une mémoire distanciée qui, peu à peu, transforme l'identité d'un pays en une destination touristique. Quels souvenirs rapporterons-nous du Vietnam ?

Liza Nguyen nous confie ses "Souvenirs" d'un voyage en été 2004. Que regarder, que garder de cette rétrospection ? Ses séries photographiques montrent ce qui, dans l'histoire, résiste à la disparition. Paradoxe d'une mémoire des destructions guerrières successives se refusant à l'effacement, condamnant les uns à l'exil (deux millions de boat people ont quitté le pays depuis 1978) et les autres à la reconstruction d'un pays. Ses restes d'une visite, *Surface* et *Cartes postales du Vietnam*, nous projettent dans un présent confronté à un difficile oubli. L'esthétique photographique renvoie à une éthique du souvenir : quelle juste représentation de la mémoire nos sociétés acceptent-elles de poser sur leur passé ? Quels souvenirs construire d'une guerre qui aujourd'hui encore, du Vietnam aux États-Unis, tente de reconnaître son droit à un tribunal de l'histoire. L'histoire des chiffres peut défiler. De 1962 à 1975, 13 à 15 millions de tonnes de bombes ont été lâchées sur le pays (dont les bombes au napalm, au phosphore et à fragmentation), 4 millions de civils vietnamiens ont été tués ou blessés ; 663 000 soldats vietnamiens et 58 183 américains ont trouvé la mort après 92 000 soldats français.

Depuis la fin de la guerre, les commémorations du cinéma hollywoodien se multiplient. Les images s'accumulent et semblent vouées à la répétition. Peut-être parce qu'à chaque fois elles ratent ce qu'elles prétendent montrer, la juste image d'une justification de l'horreur. La plupart de ces films ne s'attache pas à l'analyse des conditions historiques de la guerre mais à la réalité de l'événement. Mémoire oublieuse de sa raison historique qui préfère montrer la guerre, dire qu'elle a bien eu lieu, plutôt que de chercher son explication. Trou de mémoire qui se refuse à donner une humanité et un visage aux victimes. [...]

Au Vietnam le souvenir de la guerre n'est à l'échelle ni d'un musée ni d'un mémorial mais à celle d'une nation. Alors Liza Nguyen part dans un pays familier, celui de son père, dans lequel elle n'a pas grandi et dont elle est étrangère. Comment faire le deuil d'une histoire et d'un pays que l'on n'a pas connu ? Sa question devient la nôtre, celle que pose toute mémoire : comment prétendre commémorer une histoire encore présente ? En réponse, ses photographies proposent une cartographie de la mémoire qui reproduit celle de la guerre : Hanoi, Haiphong, Diên Biên Phu, Da Nang, Huê, Saigon... De ces lieux, ses photographies ne donnent à voir que de la terre. Autant d'images manquantes. "*Surface*, dit la photographe, représente une poignée de terre emportée comme souvenir sur des lieux de mémoires, des sols chargés d'histoire sur lesquels ont combattu des Français et des Américains. Une terre indexée à l'histoire, à des corps devenus poussière". Du nord au sud du pays, dix-neuf poignées ramassées, emportées, mises à plat puis photographiées.

Liza Nguyen:

[...] L'itinéraire de la photographe reprend celui des bombardements meurtriers et des déversements d'herbicides sur le territoire du Vietnam. [...] Entre 1961 et 1971, près de 5 millions de Vietnamiens ont été exposés aux herbicides dont les effets cancérigènes et les atteintes aux systèmes immunitaire, nerveux et reproductif (provoquant des malformations congénitales) sont toujours visibles aujourd'hui. Dans *Surface*, la photographe décide de montrer cette souffrance en faisant disparaître les visages et les corps des victimes. Que partage-t-on avec ces images, que partage-t-on avec cette histoire ? Précisément ce qui leur manque, ce qui nous manque, une perte dont les restes de terre disent l'inhumanité de leur passé. Au Vietnam, les gens comme la terre ont été assassinés. La terre du Vietnam est-elle morte ? Il lui reste assez de vie pour témoigner. Ce témoignage se pose en miroir de ce qui tient lieu de mémoire officielle : musées de la guerre, anciens chars, hélicoptères, camions ou bateaux militaires érigés en stèles ou en mémoriaux, monuments aux morts et statues des grands hommes... Comment accueillir les souvenirs réordonnés d'une histoire de l'horreur ? Les photographies se transforment en *Cartes postales du Vietnam*, une série de 7 dépliants composés chacun de 12 images. Nous sommes invités à regarder l'histoire dans sa forme la plus banale, sa forme touristique. Sommes-nous dérangés par l'horreur de ces images ou par l'horreur de leur point de vue distancié ? Ces cartes postales renvoient au problème de la banalisation de la violence de l'histoire. Ce thème, évoqué par Primo Lévi lorsqu'il dénoncera la dimension "enjolivée" et "figée" du camp d'Auschwitz transformé en musée, hante la problématique d'une juste représentation des drames de l'histoire. Comment représenter l'inacceptable ? [...] En rapportant ses "souvenirs" là où elle vit, entre la France et l'Allemagne, Liza Nguyen nous rapporte la mémoire de cette guerre.

À quelle histoire appartiennent ces morts dont les visages absents se dessinent dans les éparpillements de terre de *Surface* et dont les corps meurtris s'exposent dans *Cartes postales* ? La photographe, dans un geste aussi courageux que troublant, nous rapporte notre histoire et interroge la capacité de l'image à restituer le passé. L'image dit quelque chose en même temps qu'elle convoque ce qui lui échappe. [...] C'est dans la limite du pouvoir représentatif de l'image – toujours manquée – que surgit positivement son immatérialité. Une immatérialité que l'on peut définir par la notion de reste. Un reste dont le réveil à la conscience donne toute sa valeur au travail de mémoire. Ce travail serait le lieu du témoignage. Témoignages d'identités, d'humanités, à travers lesquelles la photographie vient rendre compte, rendre un compte, en signant et signifant sa fascination et sa peine devant la perte de son propre référent : le temps qui passe.

– Octave DEBARY

Liza Nguyen est née en France. Elle vit à Paris et Düsseldorf, où elle suit l'atelier de Thomas Ruff. Elle est lauréate France du Prix Fnac européen de la photographie 2005.

Octave Debary est anthropologue, maître de conférences à l'Université Paris 5 et membre du laboratoire de recherche du LAHIC (CNRS - Ministère de la Culture).

Virginie Restain:

Autoportrait, 1994-2004

Lieu d'exposition : la Cerisaie.

La Cerisaie, une petite maison dans Lectoure. Deux pièces. La première, éclairée naturellement, présente en préambule une photographie, deux tout au plus. La seconde, dans la pénombre, est le lieu de projection de 160 photographies, trace de dix années de trois vies et de trois générations : ma grand-mère, ma mère et moi.

Pour l'exposition de l'Été photographique 2005, je voudrais rendre compte de cette durée, une durée qui joue comme une totalité. Cette période de dix ans n'est pas ici une durée fixée arbitrairement et au préalable. Elle commence avec mes débuts dans l'activité photographique et s'achève avec la mort de ma grand-mère, l'été dernier. J'avais 19 ans quand mon grand-père est mort, et l'année d'après, j'ai perdu mon premier amour. Avec le recul, je me rends compte de l'influence déterminante de ces événements personnels qui ont rendu nécessaire mon geste photographique. Pourtant à 20 ans, j'étais surtout heureuse de recevoir de ma mère un boîtier avec un objectif me permettant de me rapprocher de mes sujets. Je n'avais alors aucune intention de construire un album de famille ni quoi que ce soit d'autre. Je voulais seulement photographier mes proches quand la lumière était belle et je photographiais beaucoup ma grand-mère parce que je la trouvais fascinante dans ses attitudes de femme. En même temps que j'accumulais, dans l'intimité de la maison familiale, les pellicules sur ses gestes quotidiens et féminins, sans aucune mise en scène ou intention préalable, je développais une pratique de l'autoportrait qui nécessitait davantage de mise en scène et d'anticipation. En 1999, je fus invité à participer à l'Été photographique de Lectoure, pour ma première exposition personnelle. Je cherchais à conjuguer ces deux approches. La Cerisaie, avec ses caractères propres, offrait un cadre familial, parce que pétri de vécu, pour les présenter sous une sorte de diptyque : deux portraits en vis-à-vis, le mien, le sien, le visage, le pubis. Il s'agissait de montrer quelque chose de la femme en assumant le temps. Aujourd'hui, même si pendant dix ans les motifs de la prise de vue ont changé à mesure que ma grand-mère vieillissait, je saisis plus clairement le fil de ma recherche. Derrière l'hommage à celle qui a disparu, l'interrogation porte sur la construction de soi dans la conscience de la durée. Alors, plutôt que d'offrir une forme de portrait de famille, je propose un travail sur l'idée que la conscience de soi se pose en reconnaissant dans la filiation le fondement de l'image de soi.

→ Virginie RESTAIN, avril 2005.

Virginie Restain est née en 1974 à Narbonne.

Diplômée en philosophie esthétique et en arts plastiques, elle enseigne en région parisienne.

Exposition réalisée avec l'aide d'Image en scène et la collaboration de Picto Toulouse.

Jurgen Schadeberg:

Lieu d'exposition : Halle aux grains

Jurgen Schadeberg, né à Berlin en 1931, se forme à l'école d'optique et de photographie de Berlin tout en travaillant pour un photographe professionnel. Il est encore adolescent lorsqu'il devient photographe pour une agence de presse de Hambourg. Fortement marqué par la guerre, il quitte l'Allemagne pour l'Afrique du Sud. Dès son arrivée, il devient directeur artistique et principal photographe de Drum Magazine, mythique revue culturelle de la communauté noire. "Quand je suis arrivé en Afrique du Sud en 1950, j'ai trouvé deux sociétés qui évoluaient en parallèle, sans communiquer entre elles. Il y avait un mur invisible entre ces deux mondes. Le monde noir ou monde *non européen* comme le nommait la société blanche, était rejeté, culturellement et économiquement, par le monde blanc." C'est dans ces années que Jurgen Schadeberg réalise des clichés essentiels pour l'histoire de l'Afrique du Sud. Il a alors approché tous les grands leaders historiques de la contestation anti-apartheid, notamment Nelson Mandela, dont il réalise le premier portrait officiel en 1952. Il a couvert les grands événements qui ont ponctué ces années : la campagne de défiance en 1952, les grands procès des années 50, les funérailles de Sharpeville en 1960. "Les campagnes politiques contre les lois d'apartheid au début des années 50 étaient largement pacifistes voire courtoises envers le gouvernement officiel, la police spéciale et le monde politique. Une fois, j'ai vu l'orateur d'un meeting politique interrompre son discours pour permettre à l'agent de la police spéciale de rembobiner son enregistrement. Ce n'est qu'à la fin des années 50 et au début des années 60 que la confrontation devint plus violente et plus brutale."

Jurgen Schadeberg fut un témoin privilégié de la prodigieuse vitalité intellectuelle et artistique de la communauté noire. Une scène musicale particulièrement riche s'était développée sur le modèle nord américain, notamment dans le domaine du jazz avec, comme figures marquantes Dolly Rathebe, Miriam Makeba, Hugh Masekela, Kippie Moeketsi. Schadeberg était également proche du monde littéraire. Certaines de ses photos, telle celle de Miriam Makeba, debout derrière son micro en 1955, appartiennent aujourd'hui au patrimoine national. Sa contribution au développement de l'histoire de la photographie en Afrique du Sud est essentielle.

Lorsqu'il travaillait pour Drum Magazine, il a formé toute une génération de photographes noirs. Plus récemment, il a contribué à l'éclosion de jeunes talents tels que Santu Mofokeng, Makgotso Gulube et Taryn Millar.

Jurgen Schadeberg fut longtemps le seul photographe à s'intéresser aux deux communautés. "Comme nouveau venu et étranger, je pouvais facilement passer d'un monde à l'autre... Le soir, par exemple, je pouvais photographier un bal masqué à l'Hôtel de ville et, le lendemain matin, un meeting de l'ANC, ou un bar clandestin à Sophiatown." En 1964, il est contraint de quitter l'Afrique du Sud pour l'Europe et les États-Unis, où il travaille comme photographe free-lance pour plusieurs magazines. De 1964 à 1966, il édite le magazine Camera Owner qui deviendra Creative Camera.

Jurgen Schadeberg:

De retour en Afrique du Sud en 1984, il poursuit son travail de photojournaliste et réalise des films documentaires et des fictions sur la communauté noire. Il reste un observateur aigu de la société sud-africaine et achève actuellement un vaste projet photographique sur l'exil de modestes agriculteurs noirs qui viennent s'entasser dans des squats urbains, chassés de leurs exploitations par des gros propriétaires désireux de transformer leurs immenses domaines en terrains de chasse aux fauves pour touristes fortunés. Surnommé "le père de la photographie sud africaine", Schadeberg est une figure majeure de l'histoire de la photographie du continent africain. Son travail, qui s'étend sur 52 ans et comprend plus de cent mille négatifs, offre un vrai regard sur les grands événements comme sur la vie quotidienne.

- Patrick DESCAMPS

L'exposition présentée à Lectoure est la plus importante de Jurgen Schadeberg présentée en France à ce jour. Elle réunit les photos du livre *Black and White Fifties* sur la vie des deux communautés – noire et blanche – à Johannesburg dans les années 50 et un important extrait du reportage réalisé par Schadeberg en 2003 et 2004 sur des fermiers expropriés devenus squatters.

Les *Black and White Fifties* sont présentées en trois parties : *Drum Magazine*, *Sophiatown* et la vie des Blancs.

Drum Magazine

Lancée en 1951 par l'homme d'affaire sud africain Jim Bailey, la revue *African Drum* est destinée à un lectorat noir et urbain. Le lancement est un échec, l'équipe rédactionnelle, composée de Blancs, est en complet décalage avec les attentes des lecteurs potentiels. Bailey décide de quitter Cape Town pour Johannesburg, où la vie culturelle est beaucoup plus intense, et recrute des journalistes noirs. C'est à cette époque que Jurgen Schadeberg entre à la rédaction du magazine. *Drum* s'impose rapidement comme le magazine de référence de la modernité africaine en marche. Le titre développe rapidement des éditions au Nigeria, au Ghana, en Afrique de l'est, en Afrique centrale et aux États-Unis. La formule est simple : sexe, crime, sport et musique. C'est à *Drum* que l'on doit la première pin-up noire du continent africain. La politique n'est cependant pas absente et prendra de plus en plus d'importance, à mesure que se durcit le régime d'apartheid. En 1964, le gouvernement sud-africain interdit la publication de la revue et met fin à l'aventure de *Drum Magazine*.

→

Jurgen Schadeberg:

Sophiatown

Le quartier de Sophiatown à Johannesburg fut dans les années 50 le lieu où s'inventa et se développa la modernité culturelle de la communauté noire. Délaissée par les Blancs en raison de la proximité d'un champ d'épandage, cette banlieue de Johannesburg fut, à partir du début du 20^e siècle, un des rares endroits d'Afrique du sud où les Noirs pouvaient acquérir librement des terrains. Dès les années 30, suite à la destruction des quartiers pauvres du centre ville, Sophiatown est surpeuplée. Il s'y développe un mode de vie contrasté où se mêlent promiscuité et solidarité, dénuement et essor culturel, joyeuse animation et violence meurtrière. On vivait dehors, dans les cours et dans la rue, où les activités quotidiennes d'une population nombreuse et expansive entretenaient une effervescence perpétuelle. Sophiatown était l'un des seuls endroits cosmopolites d'Afrique du sud. C'était le quartier des brasseries (la bière était interdite aux Noirs) et cabarets clandestins (les shebeenses), et des clubs de jazz où se côtoyaient musiciens, écrivains, gangsters, prostituées et politiciens. On pouvait y voir se produire les chanteuses Myriam Makeba et Dolly Rathebe, les musiciens Hugh Masekela, Dollar Brand ou Kippie Moektsi, y croiser Nelson Mandela ou Walter Sisulu, assister à un règlement de compte entre le gang des *Américains* et celui des *Spoilers*. Peu enclin à supporter cet îlot de liberté et de circulation des idées, le gouvernement entreprit de déplacer l'ensemble de la population de Sophiatown et de raser le quartier. Cette opération d'envergure durera de 1955 à 1959, entraînant de nombreuses manifestations et de dures répressions. Les habitants noirs de Sophiatown seront relogés dans le nouveau quartier périphérique de Meadowland où ils pourront être plus facilement contrôlés tandis qu'une nouvelle cité, réservée aux Blancs et baptisée Triomf, s'érigera sur les ruines de Sophiatown.

Jurgen Schadeberg vit à Johannesburg. Il est né à Berlin en 1931.

Cette exposition, réalisée avec la collaboration de Patrick Descamps, comprend plus de 80 tirages noir et blanc.

Le Centre de photographie de Lecture présente au **festival Jazz in Marciac, du 1^{er} août au 15 août**, une exposition de Jurgen Schadeberg qui rassemble les portraits de musiciens de jazz réalisés pour Drum Magazine et des photos de concerts, musiciens de rue et festivités des années 50.

Retenu à Johannesburg par la sortie d'un livre et une exposition, Schadeberg ne participera pas à l'inauguration de l'Été photographique le 23 juillet. Le 14 août à 18 h, il commentera une projection de ses photos et le 12, il présentera son exposition à Marciac.

Bettina WitteVeen:

The Heart of Darkness

Lieu d'exposition : Maison de Saint-Louis.

Inspiré du chef d'œuvre de Joseph Conrad, *The Heart of Darkness* est un poème photographique composé d'ensembles autonomes de cinq tableaux, qui se développe par la création d'un nouveau polyptyque à chaque exposition. Dans cette série entreprise il y a trois ans, Bettina WitteVeen explore philosophiquement certains sujets de l'histoire des XIX^e et XX^e siècle, au moyen de photos d'archives dotées d'un fort impact visuel. En assemblant des images, fragments d'histoire recueillis de diverses sources, elle crée des allégories d'une grande cohérence qui nous emportent vers le versant sombre d'une mémoire brute où gisent les drames liés aux génocides, aux guerres et au terrorisme, là où nous assaille cette question : "N'est-ce pas dans la guerre et le génocide que l'Humanité trouve son expression ultime ?" Mais chaque polyptyque de *The Heart of Darkness* comporte une image – le plus souvent un portrait – qui rappelle que l'être humain est aussi bien capable d'altruisme et de courage héroïque.

Bettina WitteVeen, née à Mannheim (Allemagne), vit principalement à New York. Diplômée en histoire de l'art du Wellesley College, elle dirige la fondation d'obédience bouddhiste Metta Enlightenment, qui se consacre à la défense de causes humanitaires, éducatives et écologiques.

Rencontres ateliers visites commentées:

Du 30 juillet au 28 août

Visites commentées pour tous (départ du Centre de photographie) :

Le week-end : à 16 h les samedis et dimanches.

En nocturne : chaque jeudi de 21 h à 22 h 30. Se munir d'une lampe de poche pour la visite de la maison Saint-Louis.

Les visites commentées sont comprises dans le forfait d'entrée aux expositions.

Rencontres-apéros (dans la cour de l'école Jean-François Bladé) :

Sur un thème en rapport avec les expositions de L'Été photographique, projection, puis discussion autour d'un verre.

27 juillet : "Entre identité et apparence, l'image des femmes" avec Virginie Restain.

3 août : "Stéréotypes de l'exotisme" avec Lien Botha.

10 août : "Images de guerre : limites de la représentation".

17 août : "Portrait des personnes, portrait des sociétés" avec Jean-François Joly.

Tous les mercredis à 19 heures. Entrée gratuite.

Ateliers de photographie numérique pour les enfants de 5 à 13 ans :

Animés par un étudiant en arts plastiques, d'une durée de deux heures, ces ateliers invitent un jeune public à s'exprimer en produisant des images numériques inspirées d'œuvres exposées à L'Été photographique.

Les vendredis et mardis de 10 h à 12 h (rendez-vous au Centre de photographie).

Ateliers gratuits, inscriptions obligatoires au 05 62 68 83 72 (à partir de 14 h).

Un autre atelier, animé par l'artiste Anouck Durand-Gasselín, accueillera chaque semaine les enfants du Centre de loisirs de Lectoure.

Informations pratiques:

Les lieux :

Halle aux grains : **Jurgen Schadeberg**

Centre de photographie : **Suzy Lake**

École Jean-François Bladé : **Lien Botha, Heidi Kilpelainen, Katherine Knight,**

La Cerisaie : **Virginie Restain**

École Gambetta : **Guillaume Janot**

Maison de Saint-Louis : **Bettina Witteveen, Liza Nguyen, Jean-François Joly.**

Horaires d'ouverture des expositions :

du lundi au samedi de 14 h à 19 h, le dimanche de 15 h à 19 h.

Tarifs :

Forfait pour l'ensemble des expositions : 7 €, tarif réduit : 4 €.

Pour un lieu : 3 €, tarif réduit : 2 €. Gratuit pour les moins de 18 ans.

Gratuit pour tous le lundi.

Situation et moyens d'accès :

En voiture :

Depuis Paris : autoroute A-20 jusqu'à Montauban, puis A-62 direction Bordeaux, sortie Valence d'Agen, à 30 mn de Lectoure par D-953.

Depuis Toulouse : autoroute A-62, sortie Valence d'Agen ou N-124 direction Auch jusqu'à l'Isle-Jourdain, puis direction Fleurance par D-654 et Lectoure par N-21.

Depuis Bordeaux : autoroute A-62, sortie Agen, à 30 mn de Lectoure par N-21.

En train :

Depuis Paris : TGV Paris/Agen (direct, 4 heures de voyage).

Depuis Toulouse : Toulouse/Agen (direct, 1 heure de voyage).

Depuis Bordeaux : Bordeaux/Agen (direct, 1 h 15 de voyage).

Correspondances autobus SNCF : Agen/Lectoure, Auch/Lectoure.

En avion :

Aéroport Toulouse-Blagnac, à 1 heure de Lectoure.

Aéroport Agen-la-Garenne, à 30 mn de Lectoure.

L'été photographique 2005 a été réalisé en collaboration avec :

Jazz in Marciac
Migrations culturelles Aquitaine africains
Compagnie des Limbes
Patrick Descamps
École supérieure des beaux-arts de Toulouse
Université Toulouse Le Mirail
IUT Michel de Montaigne-Université Bordeaux 3

avec le soutien de :

Gaz de France : Fondation nationale et délégation régionale Midi-Pyrénées
Ministère des Affaires Étrangères du Canada
Centre culturel canadien à Paris
Canada Council college of arts
Université de Guelph (Toronto)
Institut Français d'Afrique du Sud (Johannesburg).
Chambre de commerce d'Auch et du Gers en Gascogne

et le concours de :

Image en scène
Services techniques de la ville de Lectoure

Nos remerciements à :

Catherine Bédard
Florence Friche

et pour l'accueil des expositions à :

École Jean-François Bladé
École Gambetta
Ville de Saint-Louis (Haut-Rhin)

L'équipe :

Direction artistique : François Saint Pierre
Coordination générale : Fabienne Joret
Régie : Conrado Pineda, Isabelle Souriment
Médiation culturelle : Dominique Blanc et les étudiants stagiaires
Secrétariat : Claudine Sorigué, Brigitte Amiel

Un grand merci à tous les bénévoles.

Graphisme : Yann Febvre
Conseil en mécénat : Agence Lizarine

Le Centre de photographie de Lectoure reçoit le soutien de :

Ministère de la culture et de la communication - DRAC Midi-Pyrénées
Conseil régional Midi-Pyrénées
Conseil général du Gers
Ville de Lectoure